

Etude d'une classe de travaux de terre préhistoriques ⁽¹⁾

par G. VINCENT

INTRODUCTION

Jusqu'à présent, l'étude de la préhistoire dans nos régions a été principalement basée sur l'examen d'objets ayant appartenu aux habitants qui se sont succédé sur notre sol. Ces objets avaient été soit placés dans des tombeaux, soit perdus par leurs possesseurs ou abandonnés comme étant sans valeur (éclats de taille de silex); enfin, ils ont pu être délaissés sur place après un incendie ou après le massacre de leurs possesseurs par des envahisseurs qui utilisaient des armes et des ustensiles d'un autre type.

L'étude de ces objets a été extrêmement féconde et, malgré la variété et l'étendue des résultats qu'elle nous a fournis, on peut admettre qu'elle nous réserve encore bien des enseignements.

Il est à remarquer que l'examen d'un objet est fort commode, puisqu'il peut se faire à tout instant et à tête reposée, dans un cabinet où l'on dispose de pièces de comparaison et de dessins de pièces semblables récoltées en d'autres endroits, voire en d'autres pays. Il est donc naturel que ces objets aient attiré principalement l'attention des anthropologistes. Il existe cependant d'autres vestiges antiques d'une importance considérable, mais qui ont été beaucoup moins étudiés jusqu'à présent : nous voulons parler des travaux de terre. Remarquons, du reste, que l'étude des travaux de terre est relativement laborieuse. Fréquemment mutilés par des défrichements ou dissimulés par la végétation, leur observation est, de plus, rendue difficile par leur étendue même, qui empêche l'œil d'en saisir l'ensemble. Une autre complication provient de la difficulté que l'on rencontre fréquemment à en effectuer une représentation graphique satisfaisante, en particulier s'il s'agit de travaux de terre à relief peu accusé ou de travaux très compliqués situés sur le penchant irrégulier

(1) A. et G. VINCENT, Künstliche gräbensysteme aus vorrömischer Zeit in Nordwesteuropa. (*Globus*, XCVII, 1910, n° 12, 31 mars, pp. 181-183.)

A. et G. VINCENT, Etude sur des ravinements artificiels de l'époque antéromaine. (Comptes rendus du Congrès de la Fédération archéologique et historique de Malines, 1911, pp. 425-451.) (*Zeitschrift für Ethnologie*, Heft 3-4, 1910.)

G. VINCENT, Ravinements en Ecosse et en France. (*Annales de la Société royale d'Archéologie de Bruxelles*, t. XXXI, 1923.)

d'une vallée. Cette difficulté de représentation fait jouer à la mémoire et à l'appréciation de l'observateur un rôle considérable qui n'est pas sans danger. Enfin, il existe une grande variété de travaux plus ou moins récents dont la présence a, dans bien des cas, modifié l'aspect de travaux plus anciens et donné lieu à des méprises plus ou moins excusables.

*
**

Tout le monde connaît les travaux de terre associés à des monuments mégalithiques (Stonehenge par exemple); certaines enceintes préhistoriques ont également attiré l'attention (Boitsfort). Mais il est généralement ignoré que nos contrées ont été sillonnées d'innombrables travaux de terre, dont la majorité a disparu par la mise en culture du sol, mais dont nos landes et nos forêts ont gardé des restes dont l'importance étonne un observateur attentif. Nous nous proposons de décrire aujourd'hui sommairement la nature de ces travaux et de présenter, au cours de séances ultérieures, des monographies assez détaillées de plusieurs ensembles remarquables.

Les plus importants des travaux de terre que nous étudierons ont été dénommés *ravinements* (1). Ils consistent en fossés généralement réunis en groupe (fig. 1) et creusés le plus souvent sur le flanc d'une

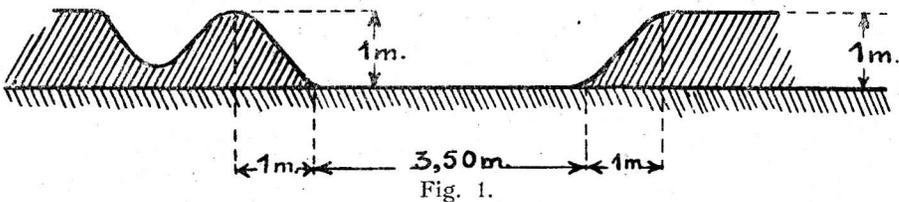


Fig. 1.

vallée. Ces fossés, d'une profondeur très variable pouvant atteindre une dizaine de mètres, sont d'habitude disposés de façon à constituer une sorte d'éventail dont la pointe serait tournée vers le fond de la vallée. Leur forme est souvent courbe vers la hauteur; ils s'atténuent en général pour disparaître entièrement sur le plateau. Vers le fond de la vallée, ils se prolongent par une levée de terre plus ou moins marquée, constituée par tout le sol provenant de leur creusement. Cette levée de terre (fig. 2), dénommée *agger*, traverse la vallée pour aboutir, sur le penchant opposé, à un autre groupe de ravinements plus ou moins semblables aux premiers. Insistons dès à présent sur le fait que les ravinements, quoique situés sur le pen-

(1) Terme impropre, mais consacré par l'usage d'une quinzaine d'années.

chant d'une vallée, n'ont en aucune façon une origine en relation avec l'érosion naturelle. Un examen même superficiel en convaincra un observateur quelque peu averti, et aucun doute ne peut exister

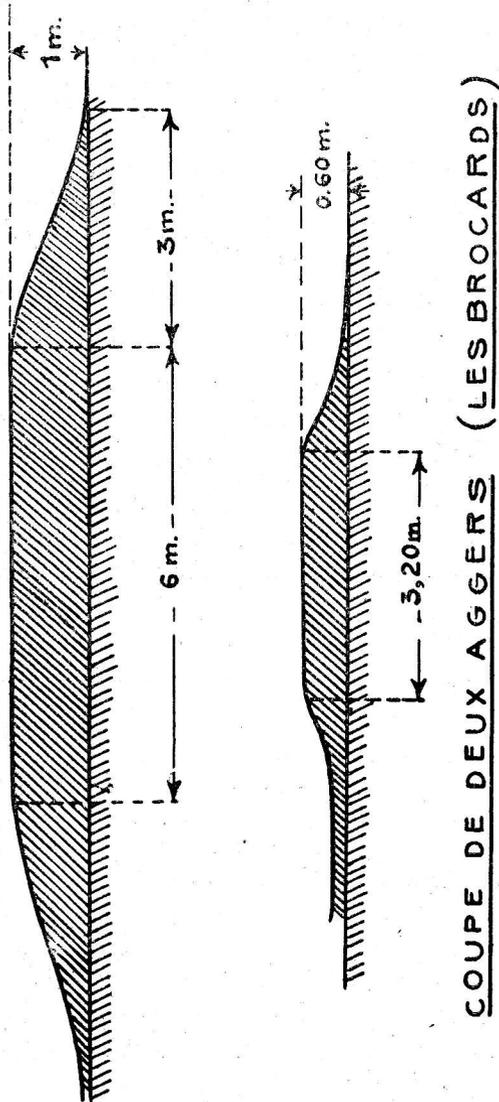


FIG. 2.
(Forêt de Meerdael)

à ce sujet. L'agger est, d'autre part, une formation inexistante en géologie et que peut seul expliquer le travail de l'homme. Dans certains cas, on observe des ravinelements à l'endroit même où un vallon peu acuté prend naissance ; dans ce cas particulier, il n'existe

pas d'aggrer proprement dit et les ravinements ressemblent plutôt à des terrasses allongées situés à flanc de côteau par suite de la déclivité assez marquée du terrain dans une direction perpendiculaire à leur axe.

Les ravinements réunis sur le penchant d'une vallée constituent un « groupe ». Ils ne suivent pas toujours des trajets parallèles. Il arrive, en effet, fréquemment que les ravinements d'un groupe divergent à partir de l'aggrer, soit pour se réunir ensuite, soit pour prendre définitivement des directions divergentes. Il est, d'autre part, fréquent qu'un ravinement en coupe un autre, le fond du premier étant situé, à l'intersection, plus bas que le fond du second. Celui-ci est manifestement le plus ancien des deux. Cette disposition très curieuse apporterait, s'il en était besoin, une confirmation nouvelle du fait que les ravinements n'ont pas une origine géologique, mais artificielle.

L'ensemble des deux groupes se faisant face sur les pentes opposés d'une vallée et séparés par un aggrer, constituent un tout que l'on pourrait considérer, à première vue, comme isolé, puisqu'on ne lui constate aucune prolongation visible. Mais ce n'est là qu'une apparence. En effet, si nous déterminons la direction que prennent les ravinements à leur extrémité supérieure, et si nous suivons cette direction en ligne droite, nous aboutirons, après un trajet plus ou moins long, à une nouvelle vallée où nous constaterons la présence d'un ensemble pareil à celui dont nous sommes partis et qui en constitue le prolongement. Les deux groupes et l'aggrer observés en premier lieu ne constituent donc qu'un élément d'une chaîne dont l'ensemble a été appelé *système*. Certains de ces systèmes, bien que mutilés par les défrichements effectués au cours des temps, s'étendent sur de grandes longueurs, traversent de nombreuses vallées de la façon qu'on vient de décrire.

Les étendues de sol vierge sur lesquelles ont porté nos études sont insuffisantes pour donner une idée quelque peu précise de leur longueur habituelle.

Il arrive souvent que les ravinements formant un « groupe » ne prennent pas, vers le plateau, des directions parallèles de façon à s'orienter tous vers un autre groupe : au contraire, il est fréquent qu'un groupe soit divisé en deux parties dont les ravinements constituants prennent des directions divergentes. Chacune de ces parties se prolonge, dans ce cas, par un groupe distinct situé à une distance plus ou moins grande.

Le « système » se bifurque donc, formant deux branches qui suivent chacune un trajet différent.

Les ravinements que nous avons d'abord considérés par groupes ne sont donc, en réalité, que des éléments d'un ensemble étendu formant une sorte de liaison entre deux points éloignés. Cet ensemble est, comme on vient de le voir, discontinu dans la plupart des cas, et ce n'est qu'une étude attentive et des relevés parfois laborieux qui peuvent révéler que les groupes de ravinements, isolés en apparence, forment en réalité un tout.

Les questions suivantes se posent dès lors tout naturellement à nous :

Les systèmes de ravinements présentent-ils ce que les mathématiciens appelleraient un sens positif et un sens négatif, ou, en d'autres termes, sont-ils symétriques ?

Comment se terminent les systèmes de ravinement ?

A la première de ces questions, nous répondrons que nous n'avons pu, dans aucun cas, déterminer aucune particularité qui caractérise un sens à l'exclusion de l'autre.

A la seconde, nous ne pouvons répondre que d'une façon incomplète. L'étendue de nos forêts et de nos landes est trop faible pour que nous ayons pu étudier jusqu'à présent autre chose que des tronçons de systèmes. Il ne nous a jamais été donné d'étudier un système tout à fait complet, y compris ses deux extrémités.

Dans les cas où une extrémité de système a pu être observée, elle était constituée de la façon suivante : les ravinements, au lieu de prendre une direction générale plus ou moins perpendiculaire à l'axe de la vallée voisine, descendent au contraire vers le fond de celle-ci en se rapprochant de sa direction générale.

Ils s'atténuent peu à peu et disparaissent enfin en se confondant en quelque sorte avec la vallée elle-même. Cette disposition curieuse ne s'observe que dans les vallées d'une certaine importance et dans le voisinage des cours d'eau.

*
* *

Nous avons jusqu'à présent étudié les ravinements tels qu'ils se présentent le plus fréquemment. Dans certains cas, on observe des variantes dans leur structure. Signalons notamment l'apparition d'un léger bourrelet de terre longeant de chaque côté un ravinement important et généralement moins ancien que ceux qui l'accompa-

gnent. La présence de ce bourrelet de terre est une exception à la règle citée plus haut, selon laquelle le ravinement est creusé sans rejet de terre ailleurs qu'au fond de la vallée voisine.

Dans d'autres cas, un système de ravinements peut être accompagné par une formation rappelant une sorte d'avenue plus ou moins régulière. Cette avenue est toujours plus moderne que les ravinements voisins qu'elle entaille sans être jamais entaillée par eux. Ces avenues présentent une surface régulière quelquefois un peu bombée. Elles sont fréquemment accompagnées de deux bourrelets de terre qui les limitent sur les côtés.

Il existe une autre classe de travaux de terre manifestement contemporains des ravinements et présentant un intérêt considérable : ils consistent en un fossé régulier le long duquel on a rejeté la terre qui en provient. Nous avons appelé ce type de travaux « remparts », terme qui ne préjuge du reste pas de leur destination.

On peut conclure que ces remparts sont contemporains des ravinements en observant les deux faits suivants :

a) Les ravinements entament le rempart partout où ils le rencontrent. Le rempart n'est donc pas d'une époque plus moderne que les ravinements ;

b) Le rempart a été construit en tenant compte de l'existence des ravinements. En effet, il les croise toujours à angle droit et son trajet fait quelquefois un crochet marqué pour que les ravinements voisins se présentent normalement à lui.

On est donc amené à conclure de ces constatations que les ravinements et le rempart ont été exécutés suivant un plan général.

Cette conclusion est fort importante, parce qu'elle nous montre que les travaux que nous étudions sont l'œuvre d'hommes travaillant suivant des principes définis et conformément à des vues générales.

Une autre considération vient renforcer l'impression d'admiration dont on ne peut se défendre à l'examen de ces travaux : leur abondance et le travail gigantesque que leur creusement a nécessité. La forêt de Soignes contient un nombre considérable de groupes de ravinements. Or, il est infiniment probable que la plus grande partie du Brabant en comportait une proportion analogue. En effet, les rares témoins que nous pouvons consulter — forêt de Meerdael, bois d'Héverlé, bois de Hal, bois de la vallée de la Thyle — nous montrent que les ravinements n'étaient pas limités à une zone définie. Ils semblent avoir abondé dans toute la moyenne Belgique. Nous en retrouvons des exemples en Ardennes, où leur fréquence est

cependant moins grande, probablement à cause du relief moins favorable du sol.

Des systèmes considérables existent le long de la route de la Baraqué Michel.

Les cantons d'Eupen et de Malmédy en comprennent de nombreux exemples.

En dehors de la Belgique, nous avons eu l'occasion de constater la présence de ravinements dans le Calaisis, aux environs de Cherbourg, dans l'Epping Forest (près de Londres) et dans le Dumbar-tonshire (Ecosse).

D'autres chercheurs ont signalé des travaux semblables dans le voisinage de Lunebourg et de Saverne.

Les éléments essentiels décrits plus haut : ravinements, aggers, avenues, remparts, se retrouvent en ces diverses régions avec une remarquable similitude. Certains détails particuliers viennent cependant apporter une caractéristique locale dans certains cas.

*
* *

Deux questions se présentent à l'esprit :

A quelle époque remontent les ravinements et les travaux connexes ?

Quelle était leur destination ?

Une réponse précise ne peut encore être donnée à aucune d'elles.

Examinons cependant les indices qui peuvent nous éclairer quelque peu.

Remarquons, en premier lieu, qu'il existe à Butgenbach (non loin du camp d'Elseborn) une fortification romaine qui coupe un groupe de ravinements. Il est donc certain que ces travaux sont antéromains. On pouvait s'y attendre, l'histoire et la tradition étant toutes deux muettes à leur égard (1). Il est, d'autre part, à signaler que certaines avenues présentent une analogie remarquable avec les avenues de Stonehenge. Comme ces dernières datent de la fin de la période néolithique et que, comme on l'a vu plus haut, les ravinements sont plus anciens que les avenues, on pourrait, dans une première approximation, émettre l'hypothèse que les ravinements datent de l'époque néolithique, et les avenues de la fin de cette période.

(1) Le professeur Richard Linde signale cependant dans un ouvrage, *Die Lüneburger Heide*, que les ravinements portent dans certains textes historiques le nom de « Dietwege » (p. 58).

La découverte d'objets enterrés intentionnellement ou accidentellement dans les aggers ou les remparts apporterait à ce sujet des renseignements précieux. Malheureusement, aucune découverte de ce genre n'a été effectuée jusqu'à présent, et la question de leur âge n'est pas résolue d'une façon définitive.

Le problème de la destination des ravinelements n'a pas non plus reçu une solution certaine. On peut diviser les solutions possibles en deux groupes : destinations utilitaires et destinations religieuses.

Si l'on considère un seul groupe de ravinelements, on peut être, dans certains cas, disposé à leur attribuer un des buts suivants : tel groupe, subdivisé en deux parties arquées, peut simuler un retranchement et pourrait, en fait, avoir rendu des services au cours d'un combat ; tel autre groupe peut sembler destiné à faciliter le transport de masses pondéreuses sur le penchant abrupt d'une vallée ; tel autre aurait pu rendre des services dans la chasse au gros gibier. Mais, si l'on considère que les ravinelements constituent un tout bien homogène ; que l'explication proposée pour certains d'entre eux doit pouvoir s'appliquer à tous ; que cette explication doit s'appliquer aussi aux aggers et rendre en outre compte des particularités de facture relevées ci-dessus, on doit convenir que les usages qu'on vient d'énumérer sont insoutenables.

Les ravinelements, par leur disposition, semblent certainement constituer une sorte de passage, de liaison entre deux points. Certains de ces points sont, comme nous l'avons vu, situés dans des vallées importantes et fort probablement, dans beaucoup de cas, les deux extrémités d'un système sont situés de cette façon.

Nous avons cru trouver dans cette disposition une manifestation du culte des eaux et des vallées.

La nature religieuse de ces travaux nous paraît, dans l'état actuel de nos connaissances, la seule explication plausible que l'on puisse proposer.

Il y a lieu de remarquer que, dans de nombreux cas, des chemins anciens courent côte à côte avec un système de ravinelements, ce fait est si fréquent et, dans certains cas, si caractéristique, que l'on doit admettre qu'il existe là autre chose qu'une simple coïncidence.

Le système de ravinelements a manifestement donné naissance au chemin. Par quel processus, nous ne pouvons nous en rendre compte.

Cette constatation pourrait faire supposer que les ravinelements ne sont autre chose que de véritables chemins.

Mais cette façon de voir paraît inadmissible pour plusieurs rai-

sons : le nombre considérable de ravinelements réunis parfois en un seul groupe constitue une première objection.

Le fait que certains ravinelements ont été creusés à travers d'autres ravinelements d'une dimension déjà notable démontre, d'autre part; que nous nous trouvons en présence de travaux exécutés de toutes pièces et suivant un plan déterminé.

Il ne s'agit donc pas de simples traces laissées par le passage de l'homme ou des animaux.

Aussi pensons-nous que nous nous trouvons en présence de chemins rituels que l'on creusait suivant un plan bien déterminé et que l'on renouvelait à certaines occasions. Nous ne sommes pas éloigné de croire que les ravinelements d'un même groupe ont été creusés un par un.

Les ravinelements ainsi préparés étaient-ils utilisés lors d'une cérémonie religieuse et constituaient-ils ensuite une voie d'usage général? Nous ne le savons pas. Mais il est certain que leur trajectoire a fréquemment été suivie depuis le moment de leur creusement jusqu'à nos jours.

Nous obtenons ainsi un moyen de déterminer la haute antiquité de certains de nos chemins.

Nous ne nous étendrons pas davantage sur ces remarques générales, nous réservant, au cours des monographies qui suivront, de discuter sur des exemples concrets les différents points que nous venons d'envisager.

Discussion.

M. DE MUNCK, en se basant sur des observations d'ordre purement géologique, improvise une communication se rapportant à différents points de l'exposé que vient de faire M. Vincent :

Au moyen de coupes et de plans vivement esquissés au tableau, il montre que les accumulations de terre auxquelles son collègue a donné le nom d'*agger*, et qui barrent les bas-fonds de certaines vallées brabançonnaises, ne peuvent être attribuées à l'apport d'alluvions par ruissellement des eaux pluviales; il faudrait que, des flancs de ces vallées, se soient écoulés de véritables torrents pour former des dépôts aussi considérables et si nettement localisés.

Or, il n'en a pas été ainsi, car, en étudiant géologiquement nos vallées brabançonnaises, nous voyons que, tout au contraire, elles ont été formées par l'action de cours d'eau paisibles et que leur comblement, depuis l'époque quaternaire jusqu'à nos jours, s'est effectué, très lentement et uniformément, par l'apport de limons résultant du délavage des flancs par les eaux pluviales.

Les accumulations de terre, ou *agger*, signalées par M. Vincent et qui surmontent la surface naturellement plane du fond de nos vallées ne peuvent donc être attribuées qu'à l'intervention humaine. M. de Munck attire l'attention de

son collègue sur l'existence, sur le flanc de la colline que domine le château de la Bawette-lez-Wavre, d'un ravinement profond qui mériterait, sans doute, d'être étudié et qui, en tous cas, aboutit, vers le haut, à un plateau sur lequel le docteur Cloquet et lui ont découvert naguère des silex néolithiques.

M. de Munck démontre en outre qu'en Brabant les anciens chemins de terre doivent leur approfondissement, souvent très considérable, au ruissellement des eaux pluviales.

En règle générale, partout où ces chemins traversent des plateaux, les eaux restant stagnantes, il n'y a naturellement pas approfondissement; par contre, lorsque ces mêmes chemins se présentent en plan incliné sur les flancs de collines ou de vallées, l'approfondissement par érosion résultant de l'écoulement des eaux pluviales est toujours nettement accusé et d'autant plus important que la pente est plus forte.

Un grand nombre de ces chemins, qui eurent probablement comme origine de simples sentiers, ont, sans doute, pris naissance aux époques préhistorique et protohistorique et, peu à peu, la végétation qui fixait le sol ayant disparu par le passage continu des primitifs voyageurs, ont continué à se creuser — comme ils se creusent encore de nos jours — par ruissellement des eaux pluviales.

M. de Munck attire enfin l'attention de M. Vincent sur les antiques bois de Baudour, de Ghlin, de Saint-Denis et d'Havré, qui mériteraient au moins une visite.

Dans ces deux dernières localités, les travaux de culture ont fait disparaître des dunes continentales qui couronnaient le quaternaire de la région. Mais dans les bois qui, sans nul doute pour de M. de Munck, sont des vestiges de l'antique *Forêt Charbonnière*, le relief primitif du sol n'a guère été modifié et il apparaît encore de nombreuses séries de dunes de proportion souvent imposante.

Géologiquement, la formation de ces dunes est antérieure aux époques Néolithique, Gauloise et Belgo-romaine, car ce n'est qu'à leur surface que M. de Munck a recueilli des silex taillés, des haches polies, des poteries et autres objets appartenant à ces différentes époques.

M. VANNÉCUS. — Je me demande si ces ravinements ne sont pas simplement de chemins, des voies d'accès peut-être temporaires.

M. SIBENALER. — Je crois que quelques-uns des remblais signalés pourraient avoir été établis pour créer des viviers.